

6^e Année. — N° 257

Le N° 40 centimes

20 Septembre 1919

PARIS
SÉCURITÉ

LE PAYS DE FRANCE



AU BOURGET, LE GÉNÉRAL IGNATIEFF
qui fut le plus ancien attaché à l'ambassade impériale de
Russie, exprime au général Duval, directeur de notre aéronau-
tique, son admiration pour Guynemer, après la prise d'armes
faite en l'honneur de l'héroïque aviateur pour le
deuxième anniversaire de sa disparition.

Abonnements : France, 20 fr.; Étranger, 30 fr.

Édité par **Le Matin**, 6, Bd Poissonnière, Paris

O.A.

Fop54

AU FORT 9

RÉCITS DE CAPTIVITÉ PAR GABRIEL MARUL

CHAPITRE VI CHANGEMENT DE COMMANDANT (Suite)

Il était quelquefois difficile, en chemin de fer, de se débarrasser des importuns ; mais le Boche n'est pas malin, s'il est méfiant, et l'on arrive à le « rouler », pour me servir d'une expression qui rend bien ma pensée.

— Au cours d'une évasion que je faisais de la sorte, j'étais obsédé par un voyageur qui, placé à côté de moi, cherchait toutes les occasions possibles de m'adresser la parole. Je ne voulais pas lui répondre car mon accent m'aurait trahi, mais il insistait tellement qu'il y avait du danger à repousser ses avances.

Je lui avais montré du doigt la pancarte placardée dans tous les compartiments et qui recommande la plus grande circonspection pendant un voyage à cause des risques d'espionnage, mais il revenait à la charge quand même, ouvrant ou fermant les vitres suivant les nécessités du moment, m'offrant du feu pour allumer mon cigare, bref, se rendant parfaitement insupportable.

À la fin je n'y tins plus et, sur une question posée, regardant l'homme fixement, un doigt sur les lèvres :

— Chut ! fis-je à demi-voix, mais d'un ton sec. *Ich bewache den Zug !... (Chut ! Je surveille le train...)*

— Ah ! So !... répondit l'Allemand, interloqué ; et il se recula vivement, me laissant une large place.

Chargé d'une mission officielle, je représentais l'autorité, je devenais « tabou »... Je m'en aperçus bien lorsque se présenta la schaffnerin, l'employée chargée de poinçonner les billets. Vêtue de son costume d'homme, culotte ample, bandes molletières, tunique non plissée à la taille, avec un petit col blanc rabattu, car la coquetterie ne perd jamais ses droits, une grosse casquette emboîtant la tête et cachant les cheveux, elle parcourut les stalles, puis s'approcha de moi.

Mais notre Allemand, alors, l'arrêta au passage et, prévenant, il me désigna d'un geste en murmurant :

— Er bewacht den Zug !... (Il surveille le train !...)

La contrôleur alors leva les yeux sur moi, m'adressa un sourire aussi gracieux que possible accompagné d'une révérence à laquelle je répondis avec condescendance, et disparut sans même me demander mon billet.

Quant à mon compagnon de route, il ne se permit plus de me troubler dans mes méditations, et le voyage se poursuivit sans encombre.

Pour sortir du fort 9, tous les procédés étaient bons ; l'essentiel était de réussir ; mais certains moyens, qui ne manquent pas d'originalité, ont amené parfois des incidents assez drôlatiques. Qu'en juge :

Les ordures du fort étaient journallement chargées sur une charrette en présence d'un soldat de garde, emmenées à l'extérieur et vidées sur un terrain vague à deux ou trois cents mètres de là. Deux Anglais, trompant la surveillance de l'homme de garde, grâce à la complicité des ordonnances françaises chargées d'exécuter le

travail, étaient parvenus à se glisser dans la charrette.

Ils furent ainsi transportés au dehors ; et, le véhicule déchargé, se trouvèrent enfoncés sous des détritus de toutes sortes. La nuit venue, ils sortiraient de leur cachette en rampant, se débarrasseraient des toiles dont ils s'étaient enveloppés afin que leurs effets ne fussent pas souillés et gagneraient le large.

Mais, chose qu'ignoraient nos évadés, depuis quelque temps déjà les gamins des environs venaient chaque jour fouiller le tas d'immondices. La misère régnait en Bochie, et les enfants se disputaient, s'arrachaient les loques jetées par les prisonniers, les moindres morceaux de linge et les boîtes de conserves dans lesquelles ils espéraient pouvoir racler un peu de vieille graisse, ou même, rare aubaine, découvrir une petite couenne de lard.

Les gamins, donc, piétinaient sur le tas qui recouvrait nos camarades en explorant toutes les saletés, lorsque l'un d'eux mit à découvert quelque chose qui ressemblait à une portion de vêtement. Vivement, et tout joyeux, il saisit l'objet et tira ; l'objet résista. L'enfant insista, il tenait l'un des Anglais par la jambe !

Se voyant découverts, les évadés se dressèrent d'un bond. Alors, en proie à une terreur folle et s'imaginant se trouver en présence du diable, les gamins s'enfuirent en poussant des hurlements épouvantables. Le poste du fort sortit aussitôt, accourut, se rendit facilement compte de ce qui se passait, et s'empara des fugitifs qui réintégrèrent leur casemate.

Les Allemands, parfois, et sans cause, essayaient de se montrer aimables et gracieux vis-à-vis des prisonniers qui ne leur demandaient pas.

Le commandant Volpert, du fort 9, fut un jour transféré au fort 8 sans qu'il sitût pourquoi ; puis, quelques jours plus tard, il fut envoyé à Heidelberg afin de passer devant une commission médicale qui déciderait de son internement en Suisse.

Comme il n'avait demandé aucune faveur, le commandant Volpert était furieux. Alsacien de vieille souche, il n'admettait pas que l'on pût ainsi disposer de lui ou qu'on parût lui accorder un traitement spécial.

À Heidelberg, ayant tout examen, il s'adressa aux médecins présents et leur dit :

— Je me porte parfaitement bien, je ne ressens aucune douleur, j'ignore pour quelle cause je suis devant vous, mais je ne veux pas aller en Suisse ; puisque je suis prisonnier, je tiens à rester en Allemagne.

Ce langage, auquel ils n'étaient pas habitués, étonna les assistants ; mais, enfin, le médecin allemand prit la parole et, la main tendue :

— C'est très bien, Herr Major, fit-il ; je vous félicite, c'est très bien et c'est très beau. Permettez-moi de vous serrer la main.

Mais alors, se reculant, le commandant Volpert conclut, tranchant :

— Me serrer la main, monsieur ?... Est-ce que vous y pensez vraiment ?... Est-ce que la paix est signée, pour que nous fassions « camarades » ?...

Et le médecin boche, bien qu'étonné, n'insista pas ; il baissa le front et laissa retomber son bras.

CHAPITRE VII

L'ENLÈVEMENT DU DRAPEAU

Le capitaine Bechert, il faut l'avouer, ne ressemblait pas à la plupart des commandants de camps de prisonniers. Sans doute, comme il était partisan du « pas d'histoires », travers qui ne lui était pas particulier, il était désolé lorsqu'un de ceux qu'il était chargé de garder parvenait à lui fausser compagnie ; mais il avait le tact de ne rien laisser voir de son dépit, et même, à l'occasion, il savait rire de sa mésaventure ou de celle de ses frères, tout en rendant hommage aux efforts et au courage des évadés.

Lorsqu'il sut que le commandant aviateur de Goys, le spécialiste au fort 9 des évasions dans une malle, était rentré en France en s'échappant de Hirschberg, il ne se lamenta pas, au contraire ; mais il pria l'officier qui lui annonçait le succès de faire connaître au commandant de Goys que lui, Bechert, en était heureux, ayant toujours eu beaucoup de respect pour celui qui venait de reprendre sa place dans les rangs des combattants. Et je crois qu'il était sincère en parlant de la sorte.

Il répétait d'ailleurs volontiers qu'il s'inclinerait toujours devant un officier qui risquait la mort pour échapper à la captivité ; et, de fait, ses actes, sous ce rapport, étaient absolument d'accord avec ses affirmations.

Lorsque l'officier interprète Lombard s'évada, au mois d'août 1917, Bechert ne put que l'admirer ; et, certes, ce qu'avait accompli Lombard sortait de l'ordinaire.

Enfermé dans une chambre d'arrêts, au milieu d'une cour, il scia les barreaux de sa cellule ; puis, tout nu, le corps enduit de noir de fumée, il s'élança au milieu de la nuit, passa devant un homme de garde qui le manqua à bout portant, franchit une centaine de mètres tandis que les sentinelles voisines le tiraient au jugé, se jeta à l'eau, nagea sous les balles qui crépitaient autour de lui, atteignit le bord opposé, et disparut dans l'obscurité. Il portait dans un ballot ses effets et des vivres.

Il fut repris tout près de la frontière suisse ; mais, ramené au fort 9, il s'en échappa de nouveau, en plein mois de novembre, en passant une fois encore le fossé à la nage, en compagnie du lieutenant belge Basten ; et cette fois les deux évadés parvenaient à gagner la Hollande.

J'ajoute que le lieutenant Basten était, à ce que je crois, le recordman des tentatives d'évasion ; il en était à sa onzième sortie d'un camp ou d'un fort lorsqu'enfin sa persévérance reçut sa récompense.

Il arrivait à Bechert, qui se rendait bien compte du tempérament de ses prisonniers, d'intervenir en leur faveur auprès de Peter et des autres généraux ; et il cherchait à esquiver ou tout au moins à retarder l'application des mesures de rigueur qui étaient ordonnées. Parfois même, il savait s'interposer à propos afin de calmer les esprits un peu excités et d'éviter des incidents pénibles.

Au mois de juin 1917, par exemple, arrivaient au fort 9 une dizaine d'officiers français qui s'étaient, quelque temps auparavant, évadés de Neubourg. Dans la petite cour d'entrée, près du pont-levis, se promenaient tranquillement quelques prisonniers qui, en apercevant leurs nouveaux camarades, s'arrêtèrent afin de leur souhaiter la bienvenue.

(A suivre.)

C^{ne} PAUPELAIN



URODONAL

lave le rein

Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Névralgies
Artério-Sclérose

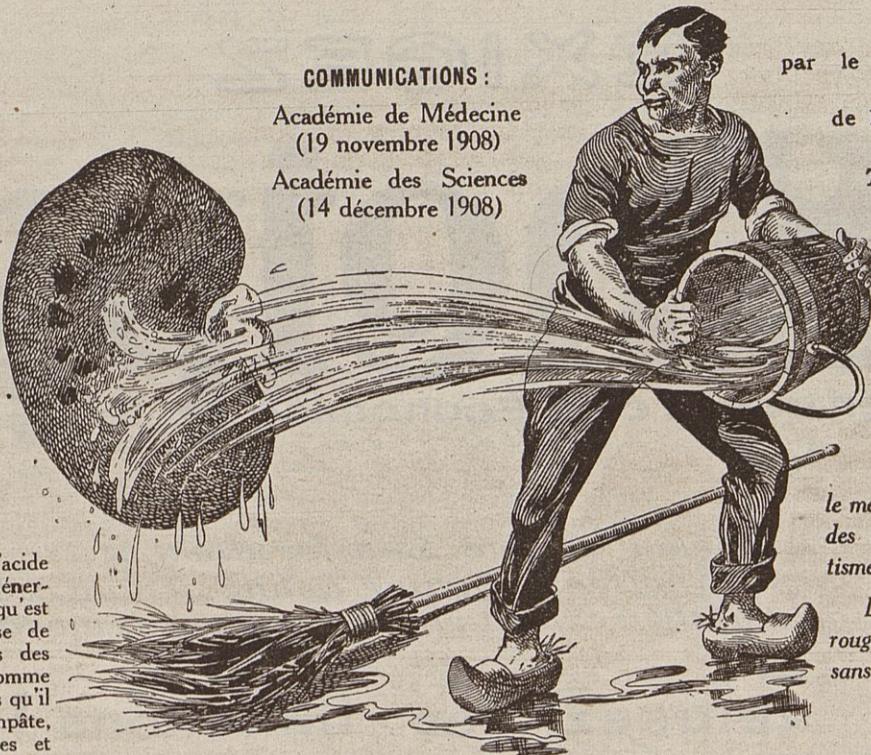
L'URODONAL nettoie le rein,
lave le foie et les articulations.
Il assouplit les artères et évite
l'obésité.

« Partout où il peut exister, l'acide urique ne saurait tenir contre cet énergique dissolvant et mobilisateur qu'est l'*Urodonal*. Celui-ci le chasse de partout, des fibres musculaires des parois digestives qu'il alourdit, comme des tuniques vasculaires artérielles qu'il incruste ; du derme qu'il empâte, comme des alvéoles pulmonaires et des éléments nerveux qu'il imprègne... »

D'où l'on voit la multiplicité d'effets bienfaisants résultant du lavage de l'organisme qui, lui seul, résume et concrète tant d'indications thérapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le discuter, c'est fâcheux ; il ne semble plus possible, à notre époque, d'en méconnaître et d'en contester la valeur. »

Dr BETTOUX,
de la Faculté de Médecine de Montpellier.

COMMUNICATIONS :
Académie de Médecine
(19 novembre 1908)
Académie des Sciences
(14 décembre 1908)



RECOMMANDÉ
par le professeur LANCEREAUX,
ancien Président
de l'Académie de Médecine
dans son
Traité de la Goutte.

L'arthritique fait chaque mois ou après des excès de table quelconques sa cure d'*Urodonal*, qui, drainant l'acide urique, le met à l'abri, d'une façon certaine, des attaques de goutte, de rhumatismes ou de coliques néphrétiques.

Dès que les urines deviennent rouges ou contiennent du sable, il faut sans tarder recourir à l'*Urodonal*.

Etablissements CHATELAIN, 2 bis, r. de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 9 fr.; les trois, franco, 26 fr. 50. Pas d'envoi contre remboursement.

JUBOL

réeduque l'intestin

L'éponge et le nettoie
Evite l'Appendicite et l'Entérite.
Guérit les Hémorroïdes
Empêche l'excès d'embonpoint
Régularise l'harmonie des formes

Constipation
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines
Entérite

Pour rester en bonne santé,
prenez chaque soir un
comprimé de JUBOL.

COMMUNICATIONS :
A l'Académie de Médecine (21 déc. 1909).
A l'Académie des Sciences (28 juin 1909)



« Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de *Jubol*, rendre à leur intestin paresseux par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le *Jubol*, peut-être l'histoire du clystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans. »

Dr BRÉMOND,
de la Faculté de Médecine
de Montpellier.

« J'atteste que le *Jubol* possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme être la vérité sur la foi de mon grade. »

Dr HENRIQUE DE SA,
Membre de l'Académie de Médecine
à Rio de Janeiro (Brésil).

Etablissements CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. — La boîte, franco 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.

— Prenez du Jubol tous les soirs pendant quelque temps, tous vos malaises disparaîtront très vite.

NERVEUX! SURMENÉS! ANÉMIQUES!

EXIGEZ

Le **Kneipp**

Moins cher que le café. Économise le sucre

Rappelant le café. Sain, fortifiant, et aussi inoffensif qu'une tisane, il aide à la digestion et peut être bu par tout le monde.

Refusez les imitations !

Prosper MAUREL, fabricant, à Juvisy-sur-Orge (Seine et Oise)
(LE DEMANDER DANS TOUTES LES ÉPICERIES)

Prix : 0 fr. 60

Vient de paraître :

Carte de la Nouvelle Allemagne

Franco contre demande accompagnée de
0 fr. 75 en timbres-poste



EN VENTE :
Dans le Hall : 6, boulevard Poissonnière, Paris
et sur demande
chez tous les dépositaires du MATIN et du PAYS DE FRANCE en France et à l'Etranger.

Prix : 0 fr. 60

D'après les Préliminaires du 7 Mai 1919
Éditée par " LE MATIN "



Cette carte, spécialement éditée pour les lecteurs du MATIN et du PAYS DE FRANCE, a été établie avec le plus grand soin d'après le texte des préliminaires du 7 mai.

Du format d'affichage 50 x 65 environ et tirée en quatre couleurs, elle donne les nouvelles frontières de l'Allemagne et les anciennes, les territoires remis aux alliés, les zones d'occupation, les régions de plébiscite, les zones interdites aux établissements militaires, les fleuves internationalisés, les zones aériennes autorisées.

Elle permet de se rendre rapidement un compte exact des modifications apportées par les préliminaires au statut d'avant-guerre, par application du principe des nationalités.

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 6 au 13 Septembre



A paix avec l'Autriche est conclue. Le traité a été signé au château de Saint-Germain le 10 septembre. L'ancienne Autriche, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de l'Europe, n'existe plus : une toute petite république recueille son nom ; et sur ce qui fut l'empire des Habsbourg, des Etats nouveaux sont édifiés, qui prétendent répudier tout le passé politique auquel les peuples qu'ils englobent ont été mêlés.

Nous avons, dans un précédent numéro, indiqué les grandes lignes du traité au bas duquel le chancelier Renner a apposé, sans arrière-pensée, sa signature : nous n'y reviendrons pas aujourd'hui. Le plénipotentiaire autrichien est venu remplir la mission dont son gouvernement l'avait chargé, avec une conception de la situation bien différente de celle que les Allemands, dans les mêmes circonstances, apportèrent à Versailles. On ne remarquait chez lui ni raideur, ni morgue, ni rancune. On le sentait réellement animé de cette conviction que le coupable doit trouver juste d'expier le mal qu'il a fait. La guerre terminée, la paix faite, le chancelier a exprimé l'espoir que son peuple retrouverait quelque sympathie chez ceux qui l'ont vaincu : ses déclarations à cet égard, peut-être parce que faites sans appareil, sous une forme presque familière, n'en sont que plus impressionnantes et méritent d'être conservées :

« De tout temps, Vienne a eu un penchant marqué pour Paris. L'histoire impitoyable a fait de nous parfois des adversaires, mais jamais des ennemis. L'Autrichien ne sait pas haïr. Il aime respecter celui qu'il doit combattre. Je ne connais aucun cas où, après un duel, un Autrichien ait refusé la main à son adversaire. L'estime accordée au vaincu rehausse le succès du vainqueur. C'est nous les vaincus.

Pourtant, le malheur nous a rendu la liberté. Il nous a affranchis du joug d'une dynastie dont, depuis trois générations, n'est issu aucun homme de valeur.

C'est presque un soulagement de penser que la tâche d'une entente avec les nations détachées de l'Autriche incombe maintenant à autrui. Acteurs d'hier, il nous est doux de n'être maintenant que des spectateurs paisibles. Nous voilà désormais seuls avec nous-mêmes, libres de bâtir comme bon nous semble la maison qui nous est propre.

Hélas ! cette œuvre n'est guère facile. Tout nous y fait défaut. Nous avons un foyer, il est vrai ; mais le charbon nous manque ; nous avons un atelier, mais où trouver les matières premières ? Nous avons un coffre-fort, mais, pour le moment, il ne renferme que du papier. Nous sommes indépendants, d'une indépendance inaliénable, mais, pourtant, nous dépendons des Tchèques et des Polonais pour le charbon, du Banat pour les céréales, de l'Italie pour le commerce maritime et de toutes les grandes puissances pour l'épargne.

Le traité de paix, qui nous prive de beaucoup, nous fait cependant entrevoir l'aide des grandes puissances, désormais les maîtresses du monde. Notre peuple est vaillant et laborieux, il est digne d'être aidé. Je crois même pouvoir affirmer que tout concours profitera à ceux qui le lui auront prêté.

Le 10 septembre, date mémorable de Saint-Germain, restera dans l'histoire de notre peuple comme un souvenir douloureux, mais au milieu de notre détresse, nous voyons s'ouvrir une voie nouvelle. »

Les délégués de la Roumanie et de la Serbie n'ont pas signé le traité : ils n'étaient même pas présents à la cérémonie ; ceux-ci et ceux-là ont déclaré ne pouvoir souscrire à un traité dont certaines clauses peuvent gêner leur pays dans l'exercice de ses droits souverains.

Ainsi que nous l'avons annoncé, l'offensive a été reprise contre les bolcheviks en Russie orientale. Un communiqué du 8 septembre rendait compte de la situation à ce moment, comme suit :

« Les troupes de Sakharov continuent d'avancer, opérant un mouvement tournant contre l'armée rouge, dont le flanc droit s'étend maintenant sur la route de Kourgan-Ichim.

À cet endroit, une brigade tient le front rouge, et on est en train de briser sa résistance.

De fortes pluies retardent un peu notre mouvement, mais rendent l'enlèvement du matériel des rouges presque impossible.

Si la situation dans ce secteur du front est excellente, on ne peut pas en dire autant des secteurs nord et sud. Tobolsk a été occupé par les rouges la semaine dernière.

Des émissaires bolcheviks excitent les paysans à l'est d'Irtysih, dans l'espoir de provoquer un soulèvement sur notre arrière.

Les Sibériens soutiennent énergiquement le gouvernement, et il

n'y a pas de danger sérieux dans cette région. L'effet moral de notre avance se fait déjà sentir dans les villages. »

Mais nous savons que l'armée rouge a pris de son côté l'offensive il y a quelques semaines, en direction du Turkestan : l'état des choses dans ce secteur est constaté dans la suite du communiqué :

« Dans le sud, la situation est beaucoup plus précaire. Les rouges ont formé, à Samara, un nouveau groupe d'armées composé de la 1^{re} et de la 4^e armées qui occupent le front baptisé front du Turkestan.

« L'ordre a été envoyé à toutes les autorités bolchevistes de préparer le transfert des troupes et du matériel du bas Volga en Asie centrale. »

La prise de Kiev, que nous avons signalée, est doublement pénible aux bolcheviks. D'abord, la présence des troupes de Petlioura et de Denikine dans la région dont cette grande cité est le centre coupe la retraite aux rouges engagés avec les Roumains sur le Dniester. Ensuite, il est impossible que la reprise, par des défenseurs de la plupart des anciennes traditions russes, d'un des sanctuaires les plus vénérés, hier encore, de la Russie n'ait pas une répercussion profonde sur le moral des populations de la contrée, qui ne peuvent avoir déjà rompu complètement avec les idées dans lesquelles s'est de tout temps complue l'âme slave. On s'explique que les rouges aient fait de grands efforts pour conserver Kiev, qui d'ailleurs était pour eux un centre important d'approvisionnements et une base d'opérations de premier ordre. Ils se battirent avec acharnement pour la conserver ; cependant elle eût été enlevée plus rapidement si le général Petlioura n'eût voulu éviter de la détruire par un bombardement. Pour toutes ces raisons le gouvernement des soviets a jugé utile de donner de l'événement une version par laquelle il croit sauver la face :

Kiev a été perdue parce que des bulletins furent répandus parmi les troupes rouges par les contre-révolutionnaires avec la nouvelle que les troupes soviétiques avaient déjà évacué Kiev. Certaines divisions quittèrent leurs positions de leur propre chef, facilitant ainsi l'attaque ennemie. Les troupes de Petlioura occupèrent alors Swiatoshino et Wolinsky. Les troupes rouges quittèrent Kiev en combattant. La division de fer internationale dut se frayer un passage à travers les masses ennemis. Le plan de son encerclement échoua. Des renforts ont été appelés d'urgence. Les combats continuent. La capitulation de Kiev n'a qu'une signification politique. »

Il faut souhaiter que ce succès ne reste pas stérile. Petlioura et Denikine, qui tous deux en réclament l'honneur, ont des visées différentes. Le premier consacre ses forces à

la constitution d'un Etat indépendant dans la Russie du Sud ; Denikine aspire à la reconstitution de la grande Russie. L'Entente ne pourrait-elle trouver une formule qui, en mettant d'accord leurs conceptions, leur permettrait de poursuivre en commun la lutte contre leur ennemi ?

A la date du 11, la cavalerie de Denikine, à l'est et au nord de Kiev, avançait vers Tchernikov ; elle en était alors à moins de 10 milles ; d'autre part, les troupes de ce général occupaient toute la région à l'est de la ligne du chemin de fer Kiev-Odessa par Olgopol. Sur leur droite, les bolcheviks avaient tenté une contre-offensive contre Kharkov et avaient été battus.

A la même date, dans le nord, les rouges étaient repoussés dans la région du chemin de fer de Vologda, tandis qu'une autre colonne, opérant le long de la côte de la mer Blanche, les repoussait vers le sud : ils étaient en train d'évacuer Onega.

A la date du 13, la Chambre des députés n'avait pas encore voté la ratification du traité de paix : elle avait d'ailleurs été fortement agitée par la discussion d'un projet de loi intéressant personnellement nos parlementaires : il s'agissait de faire payer par l'Etat, c'est-à-dire par les contribuables, les frais de la future campagne électorale. Ce projet d'ailleurs n'a pas eu de succès.

Le traité n'était pas encore ratifié non plus en Amérique, où il continue à alimenter les discussions des politiciens, parmi lesquels beaucoup ne l'attaquent que parce que cela leur est une occasion de combattre le président Wilson.

Le gouvernement japonais aurait fait savoir au Conseil suprême qu'il se prépare à restituer la province du Chantoung à la Chine : les modalités de cette opération étaient à l'étude à Tokio ; mais le gouvernement chinois a déclaré qu'il ne signerait le traité que lorsqu'il aurait été mis en possession du territoire qu'il revendique.

Le maréchal Allenby est venu en Europe pour conférer avec le Conseil suprême au sujet de la solution de la question de Syrie.



LA RÉGION DE KIEV ET LA RUSSIE MÉRIDIONALE.

La récupération des navires coulés

BEAUCOUP de navires ont été coulés au cours de la guerre. Le Boche en a torpillé tant qu'il a pu, comptant « jeter l'Angleterre à ses genoux », ce à quoi il n'a pas réussi. Ces navires avaient leur valeur propre, souvent élevée : plus élevée que jamais à l'heure actuelle. La cargaison en avait une, très élevée aussi. En beaucoup de cas, cette dernière a disparu ; les denrées périssables se sont décomposées au fond de la mer. Mais d'autres cargaisons ont gardé toute leur valeur. Et dans ces conditions il vaut la peine de repêcher les vaisseaux noyés et leur contenu.

La chose n'est nullement impossible pour beaucoup d'entre eux. Le Boche ne tenait guère la haute mer : il s'embarquait au voisinage des ports et torpillait en eaux peu profondes. Il en résulte que la plupart des victimes de la guerre sous-marine se trouvent à faible profondeur : 20 ou 30 mètres. Dans la mer du Nord, la profondeur ne dépasse pas 20 ou 30 mètres dans une grande partie, celle qui avoisine le Pas de Calais. La *Lusitania*, elle, est par 110 mètres de fond.

Déjà, avant la guerre, le sauvetage des épaves était pratiqué par diverses sociétés spécialisées dans ce genre de travail, et avait donné d'intéressants résultats. Au cours de la lutte, il a pris un développement considérable, principalement en Grande-Bretagne où, depuis l'automne de 1915, un nouvel organisme, le *Salvage Department*, a été ajouté à l'amirauté britannique. Ce service de sauvetage a fait une belle besogne : c'est par centaines que se comptent les navires qu'il a pu renflouer.

Et ce ne sont pas de petits cargos seulement : on y trouve des transports considérables : un transport de 3.500 tonneaux en particulier.

Pour le présent, le sauvetage est chose facile du moment où la profondeur ne dépasse pas 30 ou 40 mètres. Mais il n'est nullement dit qu'on ne verra pas reparaitre la *Lusitania*, par l'emploi des procédés que l'on expérimente et dont le nombre s'accroît chaque jour.

Quels sont ces procédés ? Indiquons-en quelques-uns, brièvement. Le choix dépend des circonstances : on ne fait pas ce qu'on veut.

Une opération relativement facile, et même très facile, dans certains cas, est celle que les Américains ont pratiquée pour examiner le *Maine* dont l'engloutissement, dans le port de la Havane, à la suite d'une explosion, déclencha la guerre hispano-américaine. Les Américains accusèrent les Espagnols de malveillance et entrèrent en guerre. Plusieurs années après, ils songèrent à vérifier l'acte d'hostilité : ils examinèrent le *Maine*, tiré hors de l'eau, et durent reconnaître que l'explosion s'était produite non hors du vaisseau mais à l'intérieur.

Comment s'y prirent-ils ? Par un procédé qui est utilisable surtout dans les eaux calmes d'un port ou d'une rade, et pour des épaves situées à faible profondeur. C'est le procédé du batardeau consistant à créer autour de l'épave une muraille étanche, allant du fond au-dessus de la surface. Une fois cette muraille établie, on épouse l'eau qui est à l'intérieur au moyen de pompes, et l'épave est mise à découvert. Elle est pleine d'eau, mais les pompes servent à la vider. L'épave se trouve dès lors au fond d'un large puits : on y descend sans peine, on l'examine, et si elle en vaut la peine on la répare : on bouche les trous, on fait les réparations indispensables. Après quoi on laisse rentrer l'eau peu à peu : l'épave flotte, naturellement : il n'y a plus qu'à démolir le batardeau désormais inutile, et à convoyer l'épave en cale sèche où l'on pratique les réparations qui permettront au navire rajeuni, restauré, de reprendre sa carrière à la surface des océans.

Le batardeau se construit en immergeant des cloisons toutes faites reliées les unes aux autres après pose ; il les faut solides pour résister à la pression, et bien jointives pour empêcher le passage de l'eau.

On le conçoit, l'emploi du batardeau est impossible dans les mers tumultueuses : il convient aux eaux calmes seulement.

Une autre méthode consiste à transformer le navire coulé en une sorte de ballon. Encore faut-il qu'il s'y prête. Il faut qu'il n'ait pas de blessures dans les parties hautes : les trous ne doivent se trouver qu'à la partie basse de la carène. Et il faut que le pont tienne bien. Car alors on peut établir quelques compartiments étanches, délimiter dans l'épave un certain nombre de cavités qui ne communiquent avec la mer que par le bas. Par les orifices, en contre-bas, on injecte alors de l'air sous pression, au moyen de pompes, et l'air chasse l'eau de ces compartiments. Les scaphandriers ont naturellement été les principaux agents dans le travail de préparation. Par l'injection d'air, qui chasse l'eau, l'épave est allégée, et la force ascensionnelle de l'air soulève celle-ci, l'amène près de la surface. En certains cas on peut remorquer l'épave telle quelle en cale où on la vide de l'eau qui y reste, pour faire les réparations nécessaires ; en d'autres, on profite de ce que l'épave est à peu près à flot pour pénétrer dans les compartiments encore pleins d'eau et pour y faire le travail permettant d'y injecter de l'air.

Le principe est intéressant. Mais il n'est pas toujours applicable : il faut un navire robuste, et il faut que des compartiments s'y trouvent ou puissent être établis.

Un troisième procédé consiste à renflouer l'épave au moyen de câbles passés sous la quille, et fixés par les deux bouts à des pontons, flotteurs ou allèges. Il sera permis de faire observer, en passant, que le sauvetage des épaves serait sensiblement facilité si, en construisant le navire, on avait prévu qu'il pourrait bien devenir épave un jour, et si on l'avait dès lors pourvu d'organes auxquels on pût, en cas d'immersion, accrocher les câbles. Il n'y a rien, sur les navires, à quoi fixer ceux-ci : on est obligé de les passer sous la quille, ce qui est long et difficile. Si les carènes étaient pourvues d'anes solides auxquelles on pût fixer les câbles par des crochets, la besogne serait très simplifiée le jour du malheur. Cela se fait pour les sous-marins : cela devrait se faire pour les autres navires.

Quoi qu'il en soit, voici comment on procède. Un navire repose sur le fond. Des scaphandriers s'occupent à passer sous la quille de solides câbles, en nombre suffisant, à espacement requis — ceci dépend du tonnage, du poids, naturellement — et ces câbles sont, par les deux bouts, et sur les deux côtés du navire, fixés à des pontons faisant office de flotteurs. La besogne se fait à marée basse : c'est à marée basse que l'on fixe les câbles aux pontons. On comprend pourquoi. La mer monte, elle fait monter les pontons, et ceux-ci soulèvent le vaisseau de quelques mètres : de la hauteur de la marée haute au-dessus de la basse. Aussitôt un remorqueur tire le tout plus près de terre, en eaux moins profondes, où l'épave touche de nouveau le fond. La marée baisse alors, les pontons aussi, et on recommence en retendant les câbles détendus. De cette façon, par étages, l'épave se rapproche de la surface : elle finit par flotter à peu près : on peut la visiter, faire les réparations d'urgence, épouser l'eau par le moyen de pompes et reconduire le navire au port pour raccommodage définitif.

Une méthode voisine consiste à remplir d'eau les pontons, à les couler aux côtés du navire. Puis on tend les câbles et, ceci fait, on épouse les pontons à la pompe : ils ont été aménagés de la façon requise, ou bien on y injecte de l'air. Les pontons allégés se sentent une âme de ballon et s'élèvent, enlevant l'épave naturellement. La suite comme ci-dessus. C'est ainsi qu'a été repêché un sous-marin américain, le « F-4 », qui gisait sous 91 mètres d'eau. Mais le plongeur qui opéra à cette profondeur faillit en mourir.

La méthode des flotteurs ou pontons se prête à des variantes.

Ainsi on a imaginé, à la place de pontons, des sortes de cylindres en acier, très robustes, de très grosses bouées. Ce sont, si l'on veut, des pontons ayant plus de hauteur que de largeur.

Il n'y a pas longtemps, à Southwick, près de Brighton, les Anglais ont lancé un navire d'un nouveau type, destiné au sauvetage. Ce sont des navires en ciment armé d'un genre tout particulier. La base a bien la forme de navire, et sur celle-ci s'élèvent des tours constituées par des blocs de ciment disposés en étages superposés. On a parlé d'une hauteur totale de 60 mètres. Cela paraît être beaucoup. Et un navire ayant à porter 60 mètres de superstructure lourde devra avoir une base bien large pour ne pas chavirer. Quoi qu'il en soit, ces appareils pour sauvetage des épaves fonctionnent à la façon des pontons à flotteurs. Ils sont étanches : on les coule le long de l'épave à relever. Les scaphandriers les fixent à l'épave, puis, par le moyen de pompes, on les épouse : ils s'allègent et montent à la surface, entraînant avec eux l'épave, comme font les pontons et flotteurs.

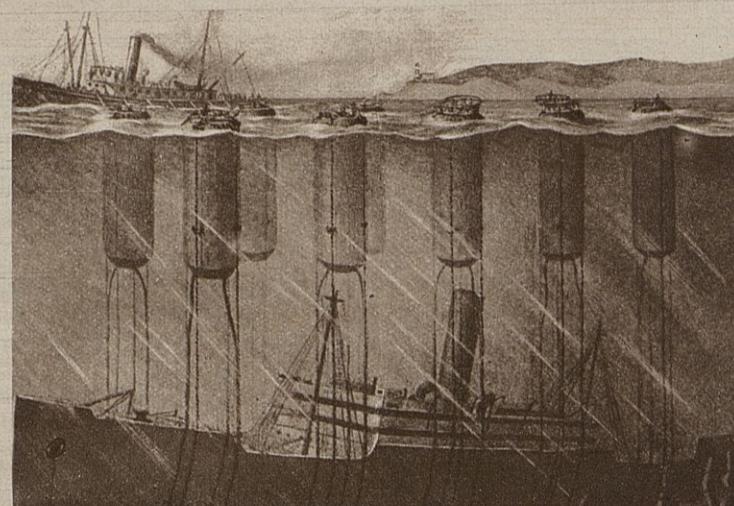
D'autres moyens s'élaboreront. Il y a tant de richesses à récupérer. On a parlé de 30 ou 40 milliards ; cela en vaut la peine. Sans doute bon nombre de ceux-ci sont perdus : mais beaucoup sont représentés par des denrées peu périssables. Et puis il y a les navires mêmes. L'opération vaut le plus souvent la peine d'être tentée. De là l'ampleur qu'a pris le sauvetage des épaves chez nos alliés britanniques.

Un exemple récent mérite d'être cité :

Un vapeur français, le *Tours*, se mit à la côte en décembre 1918. Les propriétaires le considérant comme perdu le vendirent une trentaine de mille francs à une société qui devait le mettre en morceaux. Un syndicat, plus avisé, le racheta à cette société pour 125.000 francs, et chargea un ingénieur bien connu de voir ce qu'on en pouvait faire. L'ingénieur n'hésita pas : il se mit à faire tout ce qu'il fallait pour le lancement du navire à la première marée favorable. Il construisit la voie, fit sauter quelques rochers qui gênaient, allégea le navire en introduisant de l'air dans les compartiments à ballast et de cette façon l'opération réussit parfaitement.

La blessure en elle-même était peu de chose : 4 sacs de ciment et 12 de gravier suffirent à la panser provisoirement. L'opération a coûté 750.000 francs ; les réparations définitives coûteront autant, mais le navire, remis en état, vaudra au moins 2.750.000 francs aux cours actuels. Les propriétaires ont dû regretter un peu leur hâte à se défaire de leur navire pour si peu de chose.

HENRY DE VARIGNY.



UN DES SYSTÈMES EMPLOYÉS POUR LE RENFLOUEMENT DES NAVIRES

LE TANK A L'ASSAUT DE LA MONTAGNE



Après avoir puissamment contribué à vaincre les Boches, le tank aidera désormais les touristes à escalader les montagnes les plus abruptes. Voici quelques-uns de ceux qui viennent de réaliser la première ascension dans les Alpes, près de Megève. Le général Estienne, le "Père des chars d'assaut", assistait, comme on le voit ici, à cette expérience. L'emploi du tank, autre qu'il permettra aux alpinistes d'atteindre les plus hauts sommets, facilitera le ravitaillement des stations d'altitude.

LES PIERRES QUI PLEURENT

Le Château de Montsoreau

LE moment est bien choisi pour plaindre les pierres, les pierres des vénérables monuménts que le temps, cet ennemi juré des choses et des hommes, grignote avec des raffinements de fauve rassasié. Pourquoi rester indifférent devant les infortunes des géants de granit, infortunes que racontent leurs fissures et leurs crevasses pleines de mystère, et où palpite une animalité rampante qui vit de leur mort ?

Les monuments, comme les hommes, ont une âme ; et, en tout cas, leur vie est attestée par notre vision, puisque si leurs pierres n'étaient animées d'aucun mouvement, elles n'impressionneraient pas notre rétine.

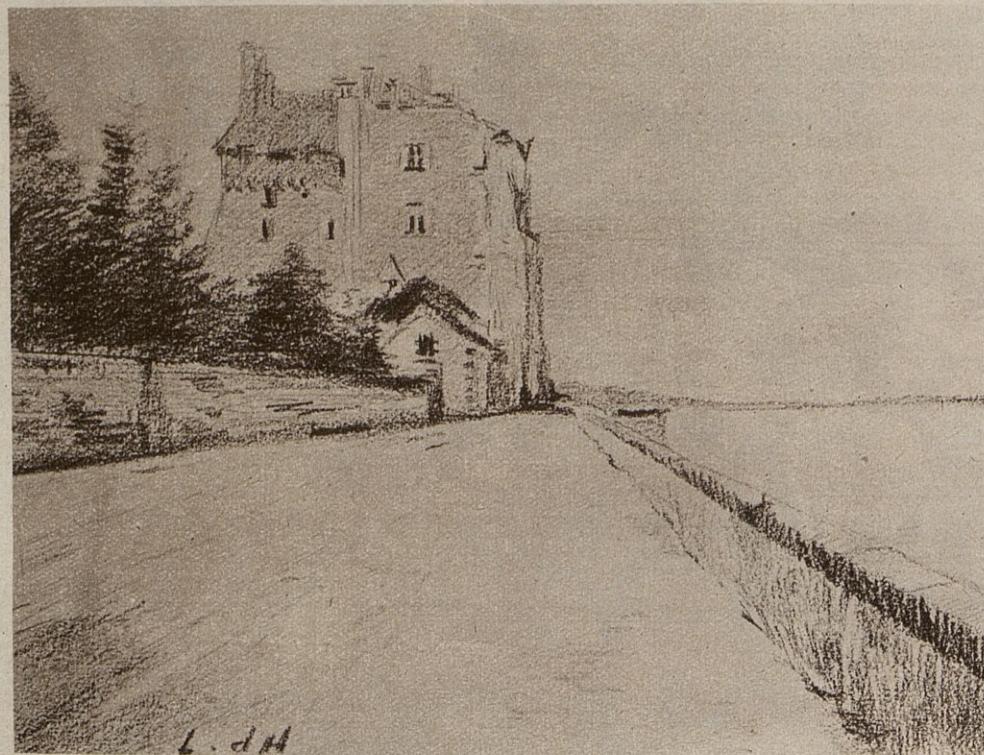
Donc, les pierres vivent : elles vivent de longues années, plus que l'âge biblique, et elles souffrent et pleurent comme nous.

Hier, nous quittions Varennes, alors que la nuit tombait ; une nuit sans lune, mais cependant claire, très claire même, puisque à travers les lignes rigides du nouveau pont de Montsoreau, on voyait se mirer dans la Loire bourbeuse le château où l'imagination du grand Dumas — le Pierre des deux Corneille — fit égorger ce belâtre de Bussy.

L'histoire, qui ne fit avec Dumas qu'un mariage libre, nous apprend que ce n'est pas à Montsoreau que le mignon du bûche François d'Anjou —

mon beau-frère François, comme disait le roi Henriquet — fut arquebusé, mais à La Coutancière, château de la commune de Brain-sur-Allonnes, en face de Montsoreau, sur la rive droite de la Loire, et non à l'instigation de Jean, seigneur de Montsoreau, mais de son frère Charles de Chambes.

L'histoire nous ennuie avec ses précisions qui gâtent notre provision de contes et de féeries... Et tandis que la brise fraîche nous frappait le visage, nous regardions l'héroïque façade qui abrita la douleur de Diane de Méridor et les remords du comte de Montsoreau.



UN DES ASPECTS DU CHATEAU DE MONTSOREAU, DANS SON ETAT ACTUEL.

Le pont traversé — ce pont est un douloureux anachronisme — nous prenons la route qui caresse la Loire et nous voilà devant la masse de pierres qui se voit mourir...

Le château au milieu de ses ruines et dans son cadre que l'hiver grise ressemble à quelque titan foudroyé.

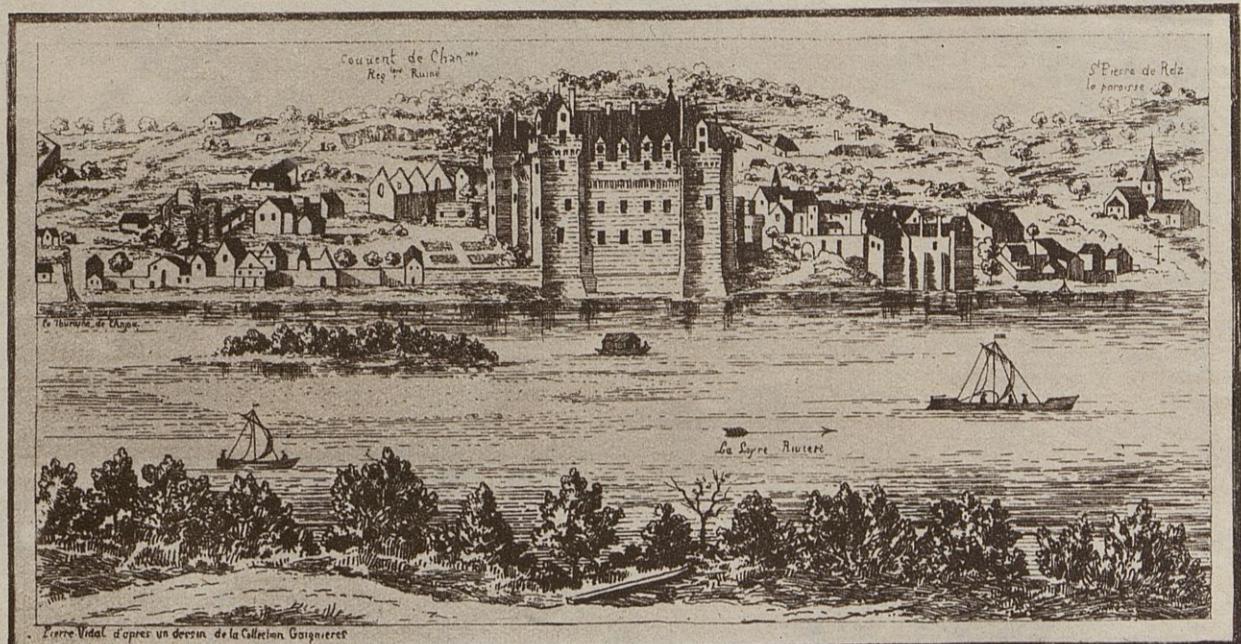
Il nous paraît que, sous sa rigidité cadavérique, tout un monde s'agit cependant dans ses flancs...

L'idée nous vient d'en franchir le seuil en gravissant un petit chemin raviné où s'enlisent de vénérables cailloux qu'ont foulé d'élégantes bottes et de robustes souliers.

Nous avançons, non sans un battement de cœur... Peut-être allons-nous rencontrer l'ombre du grand veneur qui fut un massacreur de huguenots, mais qui aimait tant et tant que sa féroce s'émoussa devant l'éternel carquois... à moins que ce ne soit la belle Diane et son fidèle Rémy, qui ne viennent à notre rencontre pour nous faire les honneurs de la noble demeure ?...

Il court sur Montsoreau de sinistres histoires. Il nous faut remonter au règne de Louis le onzième. Ce roi haïssait son frère, le duc de Guinne, qui le lui rendait bien d'ailleurs.

Le duc avait pour amie la comtesse de Montsoreau, une des plus jolies femmes de l'époque. Un jour, dit-on, qu'il soupaient entre la comtesse et



LE CHATEAU DE MONTSOREAU, APPARTENANT A M. DE SOURCHES, EN 1699, d'après une ancienne estampe.

un bénédictin, son confesseur, le bénédictin présenta au prince, à la fin du repas, une pêche qui n'avait pas sa semblable dans tout le pays... Malheureusement pour le duc et son amie, le fruit était empoisonné. Presque aussitôt la comtesse et le duc furent pris d'effroyables douleurs d'entrailles et moururent. Le soir, toutes les pierres de Montsoreau se lamentèrent, au grand effroi des paysans qui se signaient.

Mais rien... pas la moindre ombre... rien qu'un étrange bruit monotone, persistant... C'est la plainte des pierres abandonnées, c'est le chant des masses granitiques où le vent s'emprisonne et ne sort qu'en gémissant...

Depuis de longues années, le château de Montsoreau est habité par une quinzaine de familles qui luttent contre les intempéries, contre la grêle, contre la pluie, ces ennemis nés des demeures seigneuriales. Un orage enlève un toit, un autre détruit une corniche. Et l'homme, malgré son courage, recule toujours devant l'œuvre du temps.

Quelques bonnes femmes prétendent que ce sont les anciens seigneurs qui viennent, la nuit, démolir le château, pierre par pierre...

Et la preuve, disent-elles, c'est que certaines pierres portent une empreinte sanglante...

C'est possible, après tout... Pourquoi les âmes courroucées des anciens propriétaires du castel croulant ne viendreraient-elles pas reprocher aux vieilles pierres d'abriter des gens qui leur déplaisent ?

Ces plaintes des pierres qui supposent des larmes sont dans la note des heures que nous avons vécues... Elles pleurent, les pierres, comme nous pleurons des enfants que la mitraille nous a enlevés ; elles pleurent les chefs-d'œuvre qui s'écroulent, qui glissent de leurs masses entraînées, comme nous pleurons le meilleur de notre sang qui s'est écoulé...

Et tandis que les gémissements continuaient, s'élevant des souterrains qui bâillent, des embrasures ouvertes par les balles ou les tempêtes, nous frémissons comme sur un champ de carnage.

Montsoreau, dans la nuit claire, c'est l'histoire du monde périsable, des gloires qui passent et s'évanouissent, d'abord formidables, comme défiant les forces humaines, puis moins redoutables, montrant des plaies insoupçonnées ; enfin, déclinant, n'ayant plus qu'une façade qui cache un amas de ruines.

C'est cette romance désespérante que pleurent les pierres, ou plutôt que pleuraient les pierres, quand par une nuit claire, mais sans lune, nous avons pénétré dans le château de Montsoreau.

Montsoreau, février 1919.

L. D'HAMPOL.

L'EX-KRONPRINZ EN FAMILLE A WIERINGEN



L'ex-kaiser et l'ex-kronprinz affectent de vivre maintenant comme des braves gens quelconques. Pour se distraire, le père seie des arbres à Amerongen ; le fils boit des chopes avec les pêcheurs à Wieringen. Ce dernier vient d'avoir la visite de sa femme qui continue à résider en Allemagne. L'ex-kronprinzessin avait amené ses enfants : les voici au débarcadère où il les attendait : elle est toute souriante, il est toujours aussi laid. Dans le médaillon, on voit réunie cette intéressante famille.

COMMENT FUT SIGNÉE LA PAIX AVEC L'AUTRICHE



Le traité fut apporté au château, où il allait recevoir les signatures, par un officier que voici à gauche. À côté, c'est l'arrivée de M. Paderewski, saluée par d'unanimes manifestations de sympathie. Au-dessus, on reconnaît à droite, devant la haute cheminée, le chancelier Renner qui, sur l'invitation de M. Clemenceau, se dirige vers la table sur laquelle est déposé le traité, afin de le signer. Ici, à droite, après la cérémonie, M. Renner quitte le château de Saint-Germain.

LÀ SIGNATURE DU TRAITÉ DE PAIX AVEC L'AUTRICHE AU CHATEAU DE SAINT-GERMAIN



Le traité de paix avec l'Autriche a été signé le 10 septembre au château de Saint-Germain. Le cérémonial suivi à cette occasion, pour être moins grandiose que celui que l'on observa naguère à Versailles pour la conclusion de la paix avec l'Allemagne, n'était pas moins imposant. C'est dans la salle dite de l'Age de pierre que les signatures ont été échangées, avec une solennelle simplicité, sous la présidence de M. Clemenceau, que l'on voit au centre de la table de droite ; M. Pichon est derrière lui. Les plénipotentiaires étaient relativement peu nombreux. Au centre de la table de gauche, se trouve le général Blin, près de M. Polk. M. Renner, seul plénipotentiaire pour l'Autriche, n'était accompagné que de deux personnes : c'est lui que l'on voit au-dessous du buste de droite. Les délégués de la Roumanie et de la Serbie, auxquels le traité ne donne pas les satisfactions qu'ils espéraient, n'étaient pas venus à la cérémonie.



ECHOS



FÉNELON ET LES FONCTIONNAIRES

LE relèvement du traitement des fonctionnaires est une question de la plus brûlante actualité !...

Mais est-ce une question neuve ?

Hélas ! non.

Qu'en juge. Lisez ceci :

« Avez-vous donné à tous les commis des bureaux de vos ministères, et aux autres personnes qui remplissent les emplois subalternes, des appontements raisonnables pour pouvoir subsister honnêtement ? Ils n'ont pas d'ordinaire en appontements le tiers de l'argent qu'il leur faut pour la dépense honorable qu'ils font avec leurs familles : ils n'ont d'ordinaire aucun bien par leur naissance : que voulez-vous qu'ils fassent ?... »

D'où proviennent ces lignes ? De quelque récent discours d'un député ?

Nenni. Nous les cueillons dans un antique opuscule intitulé : « Examen de conscience sur les devoirs de la royauté. »

Et cet opuscule est adressé au jeune duc de Bourgogne... par Fénelon !

Justes déjà au siècle de Louis XIV, les paroles du doux et sage Fénelon le sont devenues bien davantage encore à notre époque de vie chère !

VERS LE DIAPASON MATRIMONIAL

PLUS de mauvais ménages !

Plus d'unions mal assorties et de mariages bicornus ! Plus de dissensments conjugaux !

Tous ces fléaux sont appelés à disparaître par l'application des théories que vient d'émettre, en Angleterre, M. T.-E. Fitz.

M. Fitz est un professeur de musique qui a entrepris de « donner le la »... en matière matrimoniale. Il estime que les ménages, pour être heureux, doivent être constitués de la façon suivante : il faut que les sopranos épousent des ténors, et les contraltos des basses...

M. Fitz ne dit rien des barytons... Serait-ce que, pour un baryton, le célibat est la « note juste » ?...

Quoique il en soit, le subtil musicien établit que la conjonction du soprano et du ténor, du contralto et de la basse, conduit à l'« accord parfait »... Et il ne s'agit point là, comme on pourrait le croire, d'un « accord parfait » musical, mais bien d'un « accord parfait » psychologique.

Ainsi se trouve atteint le but si ardemment poursuivi par les fiancés : l'unisson des âmes, gage du bonheur conjugal.

M. Fitz aurait-il trouvé le secret de l'union à la fois harmonique et harmonieuse ?

Aquel cas, le meilleur et le plus sûr agent matrimonial serait, tout simplement, le diapason.

CLUB DE CHAUVES !

ALLONS ! bon, encore un nouveau groupe-

ment ! Un « Club de Chauves » vient de se constituer !

Hé ! hé ! ne blaguez pas ! Les chauves, quand ils le veulent, savent avoir du « toupet »... Et

en tout cas, comme on voit, ils se montrent, à l'occasion, très... « crânes » ! Leur groupement peut devenir puissant car, à l'encontre de tant d'autres, il possédera une remarquable cohésion. Personne ne pourra s'y prendre aux cheveux ! En outre, on ne s'y noiera point dans le détail : impossible d'y couper des cheveux en quatre ! Enfin, pour faire respecter leurs revendications, les chauves disposeront d'un nombre de « cailloux » impressionnant !

Rassurons-nous d'ailleurs. Le danger, pour nous, est encore éloigné. Le « club » en question s'est fondé... en Amérique, à Cincinnati !



"IN VINO VERITAS"

La scène se passe à Paris, sur la plate-forme d'un tramway.

Un loustic, qui manifestement n'a point pratiqué le régime des restrictions en matière d'apéritifs, pérore avec une abondance verveuse, que pimente une pointe d'ébriété, et dont s'égaie agréablement l'assistance.

Tout à coup, monte dans le tramway un de nos plus illustres savants — dont nous tenons discrètement à respecter l'incognito.

— Tiens ! Tiens !... Bonjour, M. X... ! fait cérémonieusement le loustic.

— Comment ! vous aussi, vous me connaissez ? riposte le savant interloqué.

— Oui, certes... Vous êtes une de nos lumières de la science...

— Oh ! vous exagérez...

— Si, si, mon cher monsieur, insiste en gouaillant le loustic, vous êtes un de ces éminents professeurs qui se flattent de tout savoir... Eh ! bien, moi, pauvre bougre qui ne suis même pas bachelier, je vais vous apprendre quelque chose que vous ignorez certainement...

— ???

— Je suis le mari de votre blanchisseuse... Et la chemise que je porte sur moi... est une de vos chemises !

AU PAYS DE FRANCE

L'ART DE RÉUSSIR

PARMI les conseils que l'on nous prodigue de toutes parts comme susceptibles de remédier à la crise économique qui sévit sur le monde entier, il en est deux, essentiels, à dégager. Il faut désormais que chacun s'applique :

1° A restreindre ses besoins au minimum ;

2° A pousser au maximum sa puissance de travail.

Au fond, cette morale n'est pas nouvelle. Elle a déjà été pratiquée par bien des « lutteurs pour la vie », qu'elle a conduits à la fortune. A preuve l'exemple — fort instructif à cet égard — du « Roi de la Laine », sir James Hill Bart, ex-lord-maire de Bradford et l'un des hommes les plus riches de l'Angleterre.

Sir James Hill Bart débute dans les affaires à l'âge de dix ans... comme colporteur ! Pour assurer l'existence d'un grand-père aveugle, dont il était l'unique soutien, il allait de porte en porte, avec une petite voiture à âne, vendre des légumes... Il ne regrette aucunement cette période de sa carrière. Elle lui fut fort utile. Elle constitua pour lui un cours pratique de psychologie commerciale. C'est là qu'il apprit, dans toutes ses finesse, l'art de vendre. C'est là aussi qu'il acquit le sens de l'épargne et de la « restriction ». Au prix des plus dures privations, il parvint, sou par sou, à économiser cinquante livres : « Ce labeur, déclare-t-il, fut le plus rude de ma vie ; après cela, le reste fut relativement facile... »

Cette somme de 50 livres devint en effet l'origine de sa fortune. Il la plaça dans une affaire de laines, où il fit bien vite apprécier ses éminentes qualités : « Mais un de mes meilleurs atouts, dit-il, était une dose de confiance illimitée. » Il avait en outre pour devise : « Travailler avec acharnement, et s'estimer à sa juste valeur. »

C'est ainsi que, dès qu'il eut conscience des services qu'il rendait, le jeune Hill réclama à son patron mille livres par an. Devant cette exigence, qu'il voulait avoir l'air de trouver saugrenue, le patron éclata d'un rire ironique.

— Bon, riposta Hill, je vais m'établir à mon compte et vous faire concurrence.

Le patron, qui connaissait les talents de son employé, s'effara de cette menace. Et il mit les pouces.

Retenons donc que le « Roi de la Laine » a réussi par trois moyens : l'épargne, le travail intensif, la confiance en soi, jointe à l'estime exagée de sa valeur personnelle.

Ces vertus sont plus que jamais à l'ordre du jour...

LE PRIX DE LA VIE

LES prix normaux, ainsi que le Pays de France le faisait prévoir, n'ont pas réglé la question de la cherté de la vie. Les démissions se succèdent dans les commissions et ont provoqué de la part des démissionnaires des explications variées.

M. Grangier se retire en déclarant :

« Je suis plus convaincu que jamais que les seules mesures à prendre pour faire baisser le prix de la vie consistent dans la réquisition et la taxation à la base par le gouvernement de tous les produits, et leur répartition par les communes, les coopératives, les groupements de consommateurs, etc. »

Les conclusions de M. Grangier sont des plus discutables, la taxation et la réquisition sont susceptibles de prendre très rapidement, dans un pays dont la production n'est pas encore revenue à la normale, un caractère de mesure révolutionnaire qui serait mal accepté.

D'autre part, les difficultés de toutes sortes qui apparaissent dans la circulation des marchandises laissent prévoir qu'une denrée, abondante à certains jours dans tel pays, peut être une rareté extrême dans l'autre.

Ne nous lassons pas de répéter qu'à défaut de faire baisser considérablement le prix de la vie, le seul moyen de définir les cours avec un peu d'exactitude est de multiplier les groupements de consommateurs dans toutes les régions. La volonté du consommateur d'acheter au plus bas prix possible ne signifie rien si elle n'est appuyée sur une action continue en vue de s'assurer à lui-même de meilleures conditions d'achat et de distribution des denrées.

LA ROBE DE DRAP

IL ne s'agit pas de drap bleu, noir ou rouge, mais du bon drap de lit qui existe dans les réserves familiales. Il a beaucoup monté pendant la guerre, le bon vieux drap de toile, et atteint des tarifs imprévus. C'est un objet de luxe.

C'est pourquoi la robe de drap s'est répandue si vite suivant une formule peu difficile à déterminer.

Pour faire une robe de drap, vous prenez un drap de lit. Vous le coupez convenablement. Quelques broderies à la main font le reste. Et l'ensemble est charmant... s'il fait beau.



PENSÉES DE LA SEMAINE

LES MOTS QUI DONNENT A RÉFLÉCHIR...

— Que le front dissous ne meure pas tout entier, qu'il survive par la noblesse permanente de son magnifique exemple ! Le 14 juillet dernier, nous avons vu des drapeaux déployés, troués, déchiquetés, mais ils avaient conservé tous une hampe d'acier qui n'avait pas céde... Tous nos soldats se sont ralliés, pour faire face aux dangers de la guerre, autour de ces drapeaux ; rallions-nous tous, pour le fardeau de la paix, autour de la France !

M. BARTHOU.

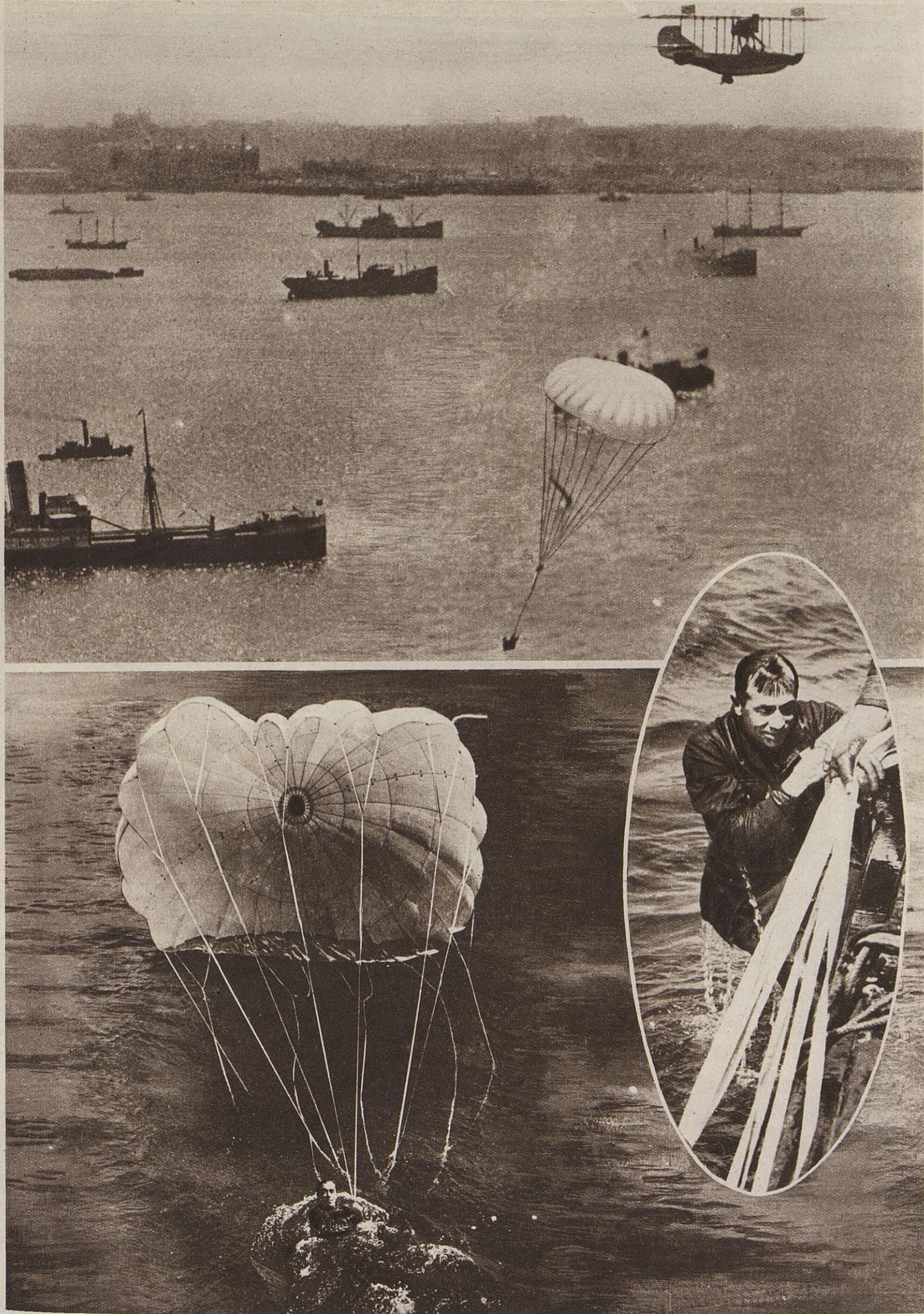
— C'est autour de l'idéal de la France que doit se dresser l'Europe ; c'est notre pensée, c'est notre esprit qui doivent diriger le monde ; c'est le sang de la France qui a sauvé le monde ; c'est l'esprit de la France qui, demain, doit le guider !

M. FRANKLIN-BOUILLOU.

— La paix est, je le crois, une paix de justice, mais elle ne serait pas une paix juste si elle n'était pas juste pour la France... Si, de cette guerre, la France ne devait pas sortir plus grande, plus glorieuse que jamais, la guerre aurait été gagnée en vain...

M. HUGH WALLACE,
ambassadeur des Etats-Unis à Paris.

ESSAI D'UN PARACHUTE DE SAUVETAGE



On a expérimenté ces jours-ci dans la baie de New-York un parachute de sauvetage grâce auquel l'aviateur, oblige à effectuer sa descente en mer, reste soutenu à la surface de l'eau. D'un hydravion, piloté à une centaine de mètres de hauteur par le capitaine Mac Culloch du N. C. 3, l'expérimentateur, un Anglais, s'est laissé tomber dans l'espace. En haut de la page, on le voit arrivant à la mer. A gauche, ayant amerri, il est soutenu par le parachute. Dans le médaillon, une barque le recueille.

LES CADEAUX DE L'ÉTHIOPIE A M. POINCARÉ



Une mission éthiopienne, venue pour féliciter la France au sujet de la conclusion de la paix, a apporté à M. Poincaré les cadeaux que voici : trois coiffures de gala, dont un diadème couronné de poils de lion ; une épée, un pantalon de velours violet et un manteau de cour dont le col est garni de fourrure de lion ; un bouclier, des bracelets que l'on voit ouverts et fermés. Ces parures, dont on peut croire que notre président ne fera jamais usage, sont exposées au musée du Trocadéro.

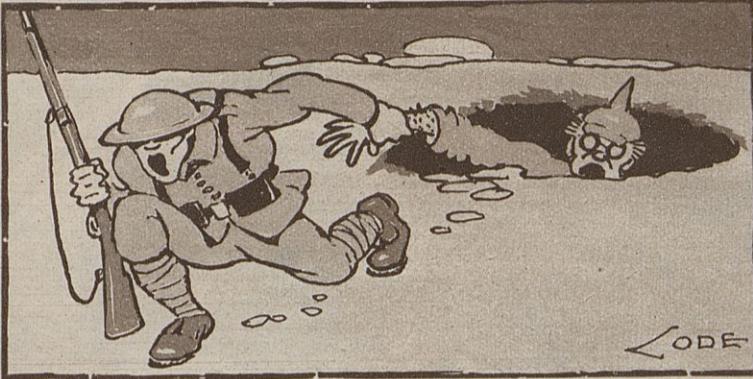
BILLY, L'INVINCIBLE

C'est une histoire arrivée à Billy. Vous ne connaissez pas Billy des A. N. Z. A. C. ?
Billy Stone, le boxeur ?...

J'avouai que je n'avais pas cet honneur.

— Well, reprit Jimmy, je vais vous raconter ça.

Avant la guerre, Billy était boxeur. C'était un joyeux bon garçon. Je l'avais connu dans le temps, avant qu'il ne fasse partie de l'honorable



BILLY RESSORT DU TROU D'OBUS, TRAINANT UN ALLEMAND.

corporation des gens chics qui portent des gants de quatre onces et alors qu'il était simple trimardeur sur les quais de Londres.

La guerre éclate et Billy, qui était quelque part en Australie, occupé à reformer la figure de ses concitoyens à coups de poings, s'engage aussitôt. C'était un garçon plein de bravoure et de complaisance. Ses chefs l'estimaient comme un bon soldat et ses camarades l'appréciaient, parce que personne comme lui n'était capable de raconter une joyeuse histoire ou de monter une bonne blague.

Il n'avait qu'une manie, qu'il avait contractée dans l'exercice de son métier, mais cette manie-là c'était sacré et il ne fallait pas le blaguer là-dessus si on ne voulait pas qu'il se fâchât rouge : c'était de tout ramener à sa profession et d'employer des termes de boxe.

Ainsi, au moment de franchir le parapet de la tranchée pour une charge, il trouvait moyen de vous dire, avec son sacré flegme : « Etes-vous prêts ?... Oui ?... Alors va !... » Il n'appelait jamais les majors autrement que les « soigneurs », et pour lui le général en chef c'était « l'arbitre ». Quand on avait pris une tranchée, il disait, satisfait : « Premier round » ; arrivé à la seconde, il comptait : « Deuxième round » et ainsi de suite... Il ne tuait jamais, monsieur, il « mettait définitivement knock-out », voilà...

Il était fier de son talent et disait n'avoir jamais été descendu. Son seul chagrin c'était de ne pas pouvoir boxer, ici au front, parce qu'il n'avait pas d'adversaire digne de lui. Il sentait qu'il se rouillait et par moment on l'entendait grommeler, de mauvaise humeur : « Damnée chose que l'intendance !... Elle n'a seulement pas un « punching-ball » dans ses magasins !... »

Et que l'intendance n'eût pas songé à acquérir un « punching-ball » à son usage, écœurerait profondément Billy. C'est sa passion qui l'a perdu.

C'était sur la Somme, au moment de la grande offensive. Depuis dix jours les canons ne cessaient de tonner. Au-dessus de nous les obus passaient, sifflaient, miaulaient, hurlaient, vrombissaient et s'en allaient éclater en face, dans les lignes ennemis. À chaque éclatement Billy tirait sur sa pipe d'un air mécontent et grognait : « Ils vont abîmer le « rink ». Et quand la canonnade s'est éloignée en profondeur pour faire place à notre charge, il a poussé un gloussement de satisfaction. C'était un drôle de garçon, je vous dis... Enfin le moment de sortir arrive et nous sautons dehors. Bon !... le premier « round » va tout seul, le second aussi. Mais c'est à la troisième ligne que les Boches nous attendaient et quand nous avons voulu déboucher ils nous ont arrêtés net avec un barrage de 77 et un tir de mitrailleuses soignés... Impossible d'avancer... On décide alors d'envoyer des patrouilles reconnaître les positions ennemis et, comme de juste, on confie le commandement de l'une d'elles à ce vieux Billy qui prend avec lui quatre hommes, dont moi. Nous voilà donc partis. Autour de nous le brouillard flottait, un de ces brouillards dignes de traîner sur la Tamise. On marchait là dedans à l'aveuglette et je vous jure qu'à trente mètres on n'aurait pas pu faire la différence entre un hippopotame et le field-maréchal Hindenburg !...

Tout d'un coup, voilà Billy, qui marchait un peu en avant de nous, qui disparaît dans un trou d'obus et qui en ressort au bout d'un instant, jurant comme un païen et traînant derrière lui un Allemand qu'il avait à moitié écrasé dans sa chute et qui ne comprenait rien à ce qui lui arrivait.

Quand le Boche a été un peu remis, nous l'avons interrogé. Le bonheur voulait qu'il parlât bien l'anglais. Il nous donna — sans trop se faire prier — tous les renseignements que nous désirions et il nous expliqua que, posté en sentinelle avancée, il s'était perdu dans le brouillard et s'était enlisé dans cet entonnoir où nous l'avions trouvé.

Notre mission étant remplie, nous rebroussâmes chemin. En route, le prisonnier, qui avait repris toute son assurance, nous raconta ses malheurs. Il en avait assez de la guerre et avait hâte qu'elle finît pour reprendre son métier.

— Quel métier ? questionna Billy, histoire de causer.

— Boxeur, répondit l'autre.

Billy s'immobilisa instantanément sur place.

— Boxeur ?... et comment vous appelez-vous ?

L'autre lui dit un nom que je n'ai pas retenu mais qui produisit sur Billy un effet extraordinaire.

Il demanda avec agitation :

— Le champion d'Allemagne, poids moyens ?...

Le Boche fit signe que oui.

— Que Dieu me bénisse ! murmura Billy. Que Dieu me bénisse !...

C'est la Providence qui me l'envoie...

Et nous lèvimes parler au Boche à voix basse et avec une grande animation. L'autre le regarda d'abord d'un air étonné, puis sourit et commença à se dévêtement, retirant sa capote, sa veste et ne conservant que sa chemise dont il retroussa soigneusement les manches.

Billy, de son côté, en faisait autant. Après quoi il nous crie galement :

— Hallo, vieux garçons ! faites le cercle. Vous allez assister à un fameux match...

Stupéfaits, nous nous consultions du regard.

— Après tout, dis-je, où est le mal, hein ?

Et nous formâmes le cercle.

En vérité, monsieur, ce fut un beau match. Les adversaires se valaient. Et ce combat-là, entre deux lignes ennemis, dans la boue et parmi le brouillard, c'est une chose dont je me souviendrai toute ma vie.

Au premier « round », Billy avait l'œil droit poché et le Boche possédait un nez comme une tomate mûre.

À la fin du second « round », le deuxième œil de Billy avait des teintes d'aubergine, tandis que la mâchoire de son adversaire avait pris une position tout à fait curieuse.

Au troisième « round », le Boche reçut un maître coup de poing au milieu de l'estomac et s'affala, le nez dans la boue.

Nous comptâmes jusqu'à dix, et, comme il ne bougeait toujours pas, nous le transportâmes à l'arrière, service des prisonniers.

L'aventure de Billy eut un succès considérable dans la tranchée, et ce fut pendant qu'on le portait en triomphe qu'il fut tué raide : un éclat d'obus dans la tête. Ça ne se pare pas !

Nous l'avons enseveli le lendemain, et sur sa tombe nous avons écrit, en belles majuscules :

ICI REPOSE
BILLY STONE, le réputé boxeur,
Mis knock-out au Rink d'honneur
Par un « direct » d'un 77 allemand
Le .. Septembre 1916.

Ça, monsieur, c'était une épitaphe tout à fait selon son goût. On lui devait bien cette consolation, ne pensez-vous pas ? Pauvre chère vieille chose !...



BILLY MIS « KNOCK-OUT » PAR UN 77 ALLEMAND.

chose !... Je suis sûr, moi, que s'il avait pu lire cette inscription, au lieu d'en être le propre objet, il en aurait eu des larmes d'attendrissement !...

Et Jimmy ayant achevé sa pipe, la secoua mélancoliquement contre le rebord de mon casque.

JEAN D'ISME.

DOUAI ET CAMBRAI DÉCORÉES DE LA LÉGION D'HONNEUR



A Douai : l'arrivée du président de la République.



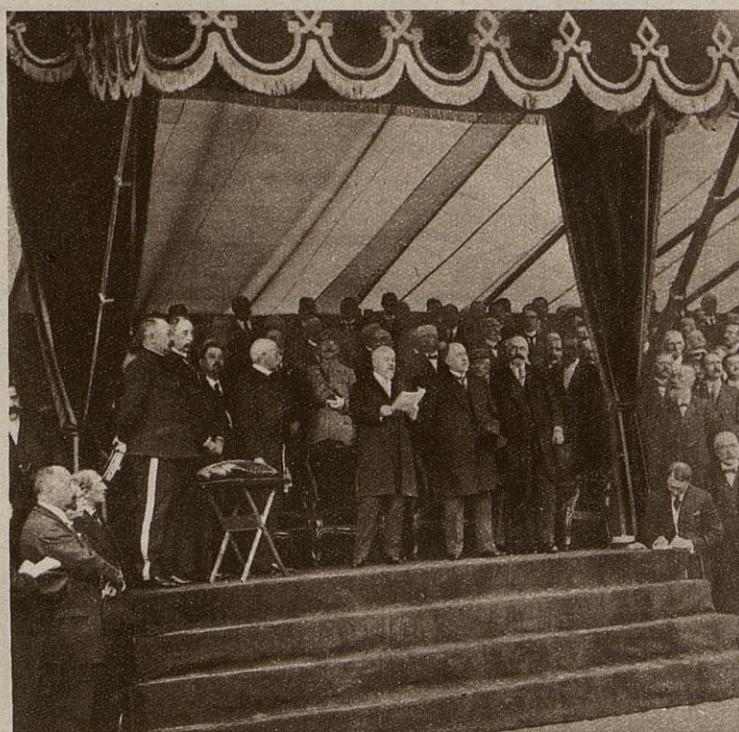
A Cambrai : le cortège à travers la ville en ruines.



A Douai : le cortège sortant de l'Hôtel de Ville.



A Cambrai : la foule attendant l'arrivée du Président.



Douai et Cambrai ont reçu, le 14 septembre, le témoignage de la reconnaissance que leur garde le pays pour l'attitude admirable qu'elles conservèrent sous l'oppression allemande : à toutes deux le président de la République a remis la Croix de la Légion d'honneur. Devant le cadre tragique de leurs ruines, le président a évoqué le tableau de leurs souffrances et le patriotisme de leurs habitants que rien ne put abattre. A gauche, M. Poincaré décore Douai ; à droite, il décore Cambrai.

Un Jour viendra

ARYS

3, Rue de la Paix, 3

PARIS

Le flacon
F^{co} 33 fr.Le flacon-
réclame
F^{co} 16 fr. 50Toutes Parfumeries
et Grands MagasinsEnvoi F^{co} sur demande du Carnet
de Beauté du Dr REYMONDON

Parfum d'Arys

troublant

captivant

pénétrant



Bouquets

Parlez-lui de moi

Premier Oui

Rose sans fin

L'Anneau merveilleux

L'Amour dans le Cœur

F^{co} 38 fr. 50Le flacon série F^{co} 33 fr.Le flacon-réclame F^{co} 16 fr. 50.

Extraits :

Œillet, Rose, Mimosa

Violette, Jasmin, Cyclamen

Lilas, Muguet, Chypre

F^{co} 25 fr.Le flacon-réclame F^{co} 13 fr. 50

Pour toutes les familles françaises

Pour tous les touristes des champs de bataille

PRÉCIS DE LA GRANDE GUERRE

PAR LE

Commandant BOUVIER de LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major

Un volume de la Bibliothèque du **PAYS DE FRANCE** avec 36 portraits de généraux, en rotogravure, plus de 30 cartes des objectifs et de la progression des attaques, et un curieux graphique des événements de la Grande Guerre.

4 fr.

Le **Précis de la Grande Guerre**, que le Commandant BOUVIER de LAMOTTE vient de collationner pour la Bibliothèque du *Pays de France*, est le premier manuel raisonné des opérations militaires sur le front de FRANCE et de BELGIQUE de 1914 à l'armistice.

Il donne en un raccourci saisissant, d'une lecture facile et passionnante, toute la succession des opérations qui composent les interminables batailles de la guerre. Chaque bataille est illustrée d'une carte très précise indiquant, suivant le besoin, la situation des principaux objectifs à atteindre ou la progression des armées d'attaque.

Chaque combattant, d'abord, y retrouvera avec la plus grande facilité les dates et le sens général des combats auxquels il a pris part.

Pour les touristes qui visitent en foule les champs de bataille, ce volume maniable, pratique, clair et concis est un véritable aide-mémoire qui leur aidera à comprendre sur le terrain la signification des batailles livrées pour la possession de telle crête, ou la défense de telle ligne d'eau. Les batailles de la Marne, de l'Yser, de l'Artois, de la Champagne, de Verdun, de la Somme, les offensives allemandes et la contre-offensive française y sont présentées en un rapprochement de faits, de dates, d'événements qui donne à l'ensemble de l'ouvrage une valeur documentaire remarquable.

Le **Précis de la Grande Guerre** a sa place marquée dans la bibliothèque de toutes les familles françaises, dans les mains de tous les touristes des champs de bataille.

EN VENTE SUR DEMANDE CHEZ TOUS LES DÉPOSITAIRES DU "PAYS DE FRANCE"

Envoi franco contre **4 fr. 50** en mandat ou timbres-poste à la Bibliothèque du **PAYS DE FRANCE**
2, 4, 6, boulevard Poissonnière, Paris.

CONFECTIONNEZ VOUS-MÊMES
vos
IMPERMÉABLES

POUR
MESSIEURS, DAMES,
ENFANTS,
CIVILS & MILITAIRES
et réalisez ainsi
une économie de 75 à 100 %

Nous vous fournirons
GRATUITEMENT
la marche à suivre, les
PATRONS nécessaires pour
établir vous-mêmes et sans
la MOINDRE DIFFICULTÉ,
sans connaissance spéciale,
n'importe quelle sorte d'im-
perméable, du plus sobre
au plus élégant.

Dans votre intérêt,
écrivez-nous.
C'est une intéressante
INNOVATION

Nous pouvons livrer
TOUTES SORTES DE
Tissus Imperméables
dans des
conditions exceptionnelles

VÊTEMENTS IMPERMÉABLES
TOUT FAITS ET SUR MESURE
LE PLUS GRAND CHOIX • LA PLUS GRANDE VARIÉTÉ
Catalogue — Planches illustrées
Liasses d'échantillons, gratis et franco

Etablissements "NEW AMERICA"
VILLEFRANCHE-sur-MER (Alpes-Maritimes)
AGENTS DEMANDÉS PARTOUT

LÀ où il y a
un Homme....

Se RASER devient un PLAISIR

LÀ il y a un savon pour la barbe

GIBBS

P. THIBAUD & C°, 7 et 9, rue La Boétie, PARIS

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

Conformément à la délibération de l'Assemblée générale extraordinaire des Actionnaires tenue le 2 septembre, qui a autorisé l'augmentation de capital de 100 millions de francs à 200 millions de francs par l'émission de 200.000 actions, en une ou plusieurs fois, la Banque de Paris et des Pays-Bas procède, actuellement, à l'émission de 100.000 actions de 500 francs chacune.

Le capital sera par suite porté, dès maintenant, à 150 millions de francs.

Le prix d'émission est fixé à 750 francs, soit 500 francs pour le capital nominal et 250 francs pour la prime.

Beauté de la Chevelure
PÉTROLE HAHN
Produit Français.

On n'imité pas l'inimitable
Rasoir de sûreté APOLLO

Breveté
Le seul dont la lame est à tranchants courbes
INVENTION ET FABRICATION FRANÇAISES
En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros : SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRERIE
31, rue Pastourelle, Paris



ACHETEZ...

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par LE PAYS DE FRANCE

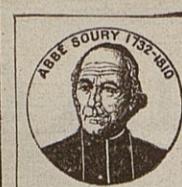
56 Cartes 1 Fr.
Franco : 1 fr. 30

En vente au PAYS DE FRANCE
et chez tous les libraires et marchands de journaux.

Chenil Français
CHIENS POLICIERS et de luxe toutes races
Expéditions à tous pays
PENSION & DRESSAGE
7, rue Victor-Hugo
CHARENTON (Seine)
Téléphone 53

Maison de Vente : 25, RUE DUPHOT, PARIS

MALADIES de la FEMME



Exiger ce portrait

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres malaises qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage. Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Mauvaises suites de Couches, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY se trouve dans toutes les pharmacies, 5 fr. le flacon ; 5 fr. 60 franco gare. Les 4 flacons, franco contre mandat-poste 20 fr. adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY
avec la signature Mag. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratis.)

LE CAMPING SOUS LES AILES



L'avion ne servant plus pour la guerre, c'est à qui lui trouvera de nouvelles utilisations. En Angleterre, on commence à l'employer pour le camping. De même que les roulotte, après avoir transporté les excursionnistes, il leur sert d'abri. C'est ainsi que l'utilisent ces jeunes filles. Elles dorment dans des hamacs suspendus au fuselage et font leur cuisine à l'ombre des ailes. On en voit même une, dans le médaillon, mettre sa petite lessive à sécher sur l'hélice.



LES PROPOS DE CHAQUE JOUR



VICTIME DE LA GUERRE

— Bredouille !... vous, le meilleur tireur du pays ?
— Que voulez-vous ? Voilà cinq ans que je n'avais tiré un coup de fusil...



PRECISION

— M'sieur l'commissaire, j'suis un pauvre failli, j'ai été patron épicier...
— ???...
— Oh ! j'veux parle d'avant la guerre.



PARIS LA NUIT

— Un accident de chemin de fer ?...
— Non, une poubelle...



NOUVEAUX RICHES

— Tu ne vas pas nous ruiner aux courses !... C'est peut-être pas demain qu'il y aura encore la guerre...